

Une représentation forte de la solitude s'incarne dans le fameux roman de Daniel Defoe paru en 1719, *Robinson Crusoe* plus tard repris d'une façon remarquable par Michel Tournier dans *Vendredi et les limbes du Pacifique*. Dans le contexte d'une réflexion sociologique sur la solitude, le récit de Tournier apparaît comme fondamental puisqu'il peut être interprété comme une réflexion sur la Modernité et ce qu'elle peut engendrer de solitude. Voici un résumé de ce récit :

Robinson se réveille sur une plage déserte après un naufrage où il se découvre bientôt seul survivant. Son premier désir est de quitter ce lieu aride pour retourner au plus vite à la civilisation. Il n'en aura l'occasion qu'après vingt-huit années.

Constatant son impuissance à fuir l'endroit, il éprouve un intense sentiment dépressif et passera des jours à croupir dans « la fange liquide » d'une mare boueuse où il n'espère plus rien. Un jour, il se reprend et réagit alors, commandé par la raison. D'abord, il tient scrupuleusement un journal, puis invente un calendrier pour organiser le temps. Il cherche aussi à s'appropriier l'espace. Des projets d'arpentage, de cartographies, de constructions se succèdent, puis il donne à chaque chose un nom. Il prend une quatrième décision : travailler. Il en vient même à créer des surplus et à thésauriser, tout cela pour une plus grande maîtrise de l'île, une plus grande maîtrise de la solitude. Robinson en vient aussi à légiférer. Il établit un code de conduite, se fait gouverneur général de l'île et prévoit des peines aux contrevenants. Très tôt, il se rendra compte que l'administration de son île n'a pas de sens puisqu'il est seul. La solitude exerce une double action puisqu'elle abolit tout obstacle à une rationalisation toujours plus haute de ses activités sur l'île et, dans le même temps, impose la navrante constatation de l'inutilité et du non-sens de l'acte administratif.

La rencontre avec le sauvage qu'il baptisera Vendredi change sa vie car il constate, de façon plus aiguë, la nécessité d'un rapport se situant en deçà des règles administratives qu'il s'était données. C'est dans le rapport à l'autre que Robinson découvre la « barrière administrative » qu'il avait érigée pour se prémunir contre la solitude et se rapprocher en esprit de la communauté des hommes ou du moins de la structure de cette communauté mais qui en fait le sépare de l'autre.

Robinson prend aussi conscience de l'impossibilité de dominer son nouveau compagnon. Il doit désormais prendre en compte la culture de l'autre. D'un rapport de maître à esclave, la relation accède

à la fraternité. Robinson n'est alors plus seul mais au cœur de l'altérité.

Différentes lectures peuvent ressortir de ce récit. D'abord, chacun peut s'identifier à Robinson et à sa solitude. Une réflexion ethnologique de ce récit peut évidemment mettre en lumière les questionnements modernes sur le rapport à l'autre appartenant à une culture différente et la remise en question du postulat évolutionniste. Mais outre cette démarche, le récit souligne l'effet de la solitude, de l'absence de l'autre. L'absence d'autrui permet en fait une réflexion sur la place qu'il occupe et sur sa nécessité. Car l'absence d'autrui fait perdre ses repères à Robinson qui en oublie la signification de certains mots et en vient à perdre conscience de la réalité des choses. Or la présence d'autrui est, pour Tournier, un rempart contre la folie. L'autre est essentiel.

Au cours des âges, la solitude a reçu diverses représentations symboliques. Elle a bien sûr été appréhendée à travers les représentations culturelles ambiantes dont disposait celui qui cherchait à la définir. Les solitudes de jadis étaient pourvues d'un sens. L'érémisme, la ferveur monacale ou celle de l'artiste romantique puisaient à la source de cette solitude choisie.

Que peut-on entendre par solitude ? Dans son essai sur les solitudes, Michel Hannoun nous apprend que, pendant tout le Moyen Âge, le terme est demeuré synonyme d'un lieu désert. La solitude se trouvait donc extérieure à l'individu et ne désignait pas forcément un lieu redoutable. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que la solitude prend la connotation subjective qu'on lui connaît aujourd'hui alors que le terme même passe de la désignation d'un lieu extérieur à celle d'un sentiment. La solitude devient immanente à l'individu. La solitude a donc pénétré l'individu alors que le sentiment apparaît comme vecteur essentiel de l'existence et cette soudaine nécessité du sentiment s'impose, alors que l'individu surgit comme figure de proue de la Modernité. En quoi la solitude, qui n'était jusqu'alors au mieux considérée comme négative, devient-elle associée à un certain mal de vivre ? Que peut vouloir dire cette évolution sémantique ?

Les grands auteurs d'études sur la Modernité décrivent un social où prime le concept d'individu comme atome séparé. Dans la Modernité contemporaine, l'individualisation de la vie quotidienne démontre qu'on ne peut plus faire l'économie du sujet. On assiste donc à l'émergence de la subjectivité où l'individu définit la séparation entre la sphère publique et la sphère privée.

Tocqueville a magistralement démontré que se sont dessinés en Occident les idéaux d'égalité et de liberté, non seulement du point de vue de l'économie mais aussi dans l'imaginaire social. Ces paradigmes pourraient être considérés par l'auteur comme étant au fondement de la solitude moderne.

La figure de l'individu apparaît comme une conséquence de l'abolition des différences, car dans l'idée d'égalité s'inscrit l'image de la similitude des hommes. Pour l'auteur : « L'aristocratie avait fait de tous les citoyens une longue chaîne qui remontait du paysan au roi ; la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part. »

Le paradigme égalitariste aboutit donc à une décomposition du social tel qu'il fut traditionnellement vécu. La liberté démocratique affirme le droit individuel et creuse encore le fossé entre l'individuel et le social. Elle consiste à « faire tout ce qui ne nuit pas à autrui », mais elle gomme le lien social en faisant de tout individu une monade autonome (autonome : celui qui se donne sa propre loi) séparé, redevable à l'État plutôt qu'à l'autre. Le rapport à l'autre devient, dans la Modernité, un rapport utilitaire, à l'image du contrat social. Le groupe devient un outil répondant à l'intérêt pratique de chacun.

Si Hobbes et Rousseau semblent exprimer des points de vue différents sur le contrat social, ils se rejoignent dans une conception utilitariste du social et font ainsi prévaloir l'individu. Pour Hobbes, la société moderne constitue un progrès par rapport à la barbarie naturelle de l'homme. Rousseau quant à lui fait du social un mal nécessaire : *Si toute la terre était également fertile, peut-être les hommes ne se fussent-ils jamais rapprochés. Mais la nécessité, mère de l'industrie, les a forcés à se rendre utiles les uns aux autres pour l'être à eux-mêmes.*

Chez Hobbes, le contrat préserve l'individu de la violence d'autrui, tandis que chez Rousseau pour qui l'individu est naturellement bon, il convient d'établir un contrat dont l'infrastructure est avant tout économique, au service de l'individu. On le voit, l'image du contrat social utilitaire représente pour les deux auteurs un moindre mal, où prime le concept d'individu. Dès lors commence le politique fondé sur la raison, sur l'utilité, sur l'intérêt pratique de l'individu. L'État moderne procède à la décomposition des communautés traditionnelles au profit d'institutions mécaniques. C'est avec la naissance de l'État moderne que l'on assiste aussi à la séparation de l'Église et du politique.

On peut à première vue conclure que le sacré disparaît des aspirations humaines depuis le XVIII^e siècle, car l'Occident connaît une laïcisation de ses

structures. La société moderne se débarrasse des transcendances du mythe et de la religion au profit de l'appréhension technique du monde. Selon M. Miranda, on assisterait à un décentrement du sacré et à tout ce qu'il pouvait comporter d'échanges symboliques, à la « pédagogisation » du contrat social. Le sacré moderne se situerait en effet du côté de la raison utilitariste. Mais encore, pour Miranda, l'imaginaire des sociétés occidentales nourrit l'entreprise de pédagogisation du social : on fabrique du social. La Modernité n'est donc pas simplement « le produit de la décomposition du lien traditionnel, elle est aussi le produit d'une volonté pédagogique de recomposition ». La notion de progrès s'ajoute donc à celles déjà mentionnées d'égalité et de liberté. Pour M. Miranda, en effet, « La recomposition moderne du lien social s'articule à une représentation de la société comme totalité achevée ». Le progrès poursuit le « mythe de l'achèvement ». Ainsi, dans une perspective structurelle, le rapport à l'autre serait fondé sur les idéologies de l'égalité (similitude), de la liberté (distance) et du progrès (linéarité et finalité). Le rapport à l'autre serait enfin avant tout structurel car reposant sur un contrat social utilitaire d'où naît le politique tel que le connaît la Modernité.

Marie-Chantal DOUCET, *Solitude et sociétés contemporaines : une sociologie clinique de l'individu et du rapport à l'autre*, 2007.

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 554 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. Dissertation :

« la présence d'autrui est, pour Tournier, un rempart contre la folie. L'autre est essentiel. » Commentez cette réflexion en vous appuyant sur les œuvres au programme cette année.